

Mais pourquoi tant de déni ?

Mais pourquoi tant de haine ? L'affabulation d'Onfray, d'Élisabeth Roudinesco, Seuil, « Débats », 87 p.

Pourquoi tant de haine ? Anatomie du « Livre noir de la psychanalyse », d'Élisabeth Roudinesco Navarin éditeurs, 95 p.

Nicolas Lévesque

Number 236, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64194ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

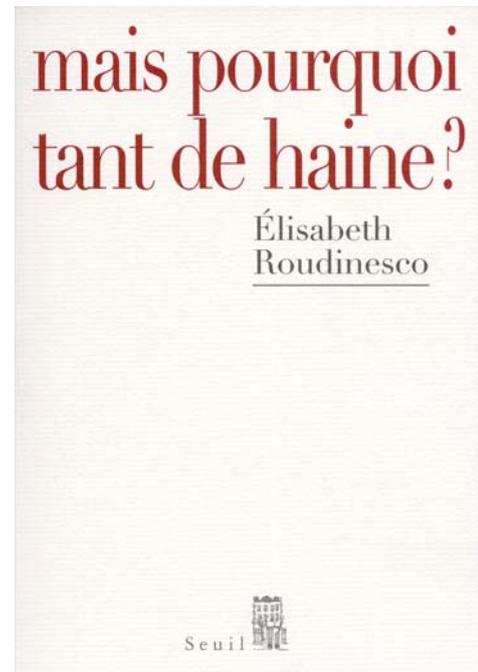
Lévesque, N. (2011). Review of [Mais pourquoi tant de déni ? / *Mais pourquoi tant de haine ? L'affabulation d'Onfray*, d'Élisabeth Roudinesco, Seuil, « Débats », 87 p. / *Pourquoi tant de haine ? Anatomie du « Livre noir de la psychanalyse »*, d'Élisabeth Roudinesco Navarin éditeurs, 95 p.] *Spirale*, (236), 68–69.

Mais pourquoi tant de déni ?

PAR NICOLAS LÉVESQUE

**MAIS POURQUOI TANT DE HAINE ?
L’AFFABULATION D’ONFRAY** d’Élisabeth Roudinesco
Seuil, « Débats », 87 p.

**POURQUOI TANT DE HAINE ? ANATOMIE
DU « LIVRE NOIR DE LA PSYCHANALYSE »**
d’Élisabeth Roudinesco
Navarin éditeurs, 95 p.



Ce qui est bien avec une revue d'idées, c'est la possibilité de réagir après coup, de prendre le temps qu'il faut, d'entendre le tic tac de la pensée, de laisser passer l'urgence du tac au tac. L'ennui, c'est que l'on ne vend pas ainsi des tonnes de copies et que la pensée ne peut exister que subventionnée, mais ça, c'est une autre affaire... L'affaire qui nous occupe ici est « l'affaire Onfray », qui a donné lieu à ces spectacles intellectuels dont la France a le secret.

D'entrée de jeu, il convient de taper sur les doigts de Michel Onfray (méchant garçon !) et de lui faire recopier cent fois dans son cahier scolaire : « Je ne traiterai plus Sigmund Freud de pervers, d'incestueux, d'adultère, d'antisémite, de fasciste, de faussaire, d'homophobe et de misogynne. » Ensuite, il serait pertinent de lui faire recopier ce passage de Nietzsche, qui est le quatrième principe de sa « pratique de la guerre » : « *Je n'attaque que les choses où toute différence de personnes est exclue [...] Moi-même, bien que je sois par principe un ennemi du christianisme, je suis loin d'en vouloir aux individus à cause d'une chose qui est la fatalité de plusieurs milliers d'années.* »

Quand on lit Onfray écrivant : « *Je suis d'accord avec Élisabeth Roudinesco, il faudra bien un jour quitter le terrain de l'insulte, de l'injure et de la polémique pour aborder enfin le sujet en adulte* », on ne peut que s'amuser du fait que cette

conversation adulte n'a pas eu lieu et, plus grave encore en ce qui a trait à l'état de la psychanalyse, *n'a jamais lieu*. Autant Onfray que les psychanalystes qui lui ont répondu n'ont pu faire mieux que des enfants dans une cour d'école se disant « Miroir », « Celui qui le dit, celui qui l'est », ou, pire, répétant tout simplement leur cassette pré-enregistrée de « Psychanalyse 101 ». Le collectif *Mais pourquoi tant de haine ?*, qui réunit Élisabeth Roudinesco et d'autres défenseurs de la psychanalyse, n'est que la répétition de ce symptôme, c'est-à-dire l'incapacité de la psychanalyse à accepter réellement la discussion, la critique. Bien sûr, la charge d'Onfray contre Freud est truffée d'attaques puérides et inacceptables, mais n'est-il pas tout aussi pathétique de se défendre en tentant de discréditer Onfray, en lui reprochant l'absence d'une « vraie bibliographie », son mélange des genres « dénué de sources et de notes bibliographiques », l'utilisation d'une mauvaise traduction ? Reprocher à Onfray de ne pas être un « vrai » chercheur universitaire et de se mêler à ce pauvre peuple provincial de Basse-Normandie qu'il manipulerait (!), est-ce vraiment mieux que de traiter Freud de tous les noms ?

Personne ne semble avoir réellement lu l'ouvrage d'Onfray, sinon pour y chasser

des sorcières (et Onfray a lui-même lu Freud dans le même esprit halloweenesque). Voilà pourquoi j'ai écrit ici deux textes ; celui-ci évoquant « l'affaire Onfray » et l'autre, réservé uniquement à la lecture du livre lui-même et aux questionnements essentiels qu'il pose, malgré tout le cabotinage d'enfant d'école. Le but : répondre à Michel Onfray par-delà bien et mal, en adulte capable de l'écouter sans être trop susceptible. Même dans un livre d'insultes, il peut y avoir une pensée véritable ; la réflexion n'est pas réductible à une question de morale, de bonnes manières. On sait tous très bien que si l'insulte est souvent en elle-même condamnable, il lui arrive aussi de dire quelque chose de vrai, de toucher un tabou, une corde sensible.

À travers les cris de Michel Onfray, il importe d'entendre la nécessité du cri lui-même ; lorsque personne n'écoute, lorsque l'on ne rencontre que le déni, on ne peut que crier. C'est un cri d'amour-

haine, car Onfray a longtemps aimé la psychanalyse et il s'y attaque aujourd'hui pour la réveiller, pour tenter de la sauver de ce qu'elle est devenue. Il veut une Réforme, une psychanalyse post-freudienne, une psychothérapie contemporaine. Il s'y prend bien mal, mais on ne peut lui reprocher cette passion que l'on aimerait voir chez les psychanalystes eux-mêmes.

Pourquoi tant de haine?, demande Roudinesco. « Pourquoi tant de déni? », pourrait-on répliquer. Pourquoi la psychanalyse résiste-t-elle autant au changement, à la parole de l'autre? Ne voyant l'autre que comme une menace, elle ne l'écoute pas, se protège plutôt, incapable d'imaginer que l'autre pourrait l'aider, la faire avancer, évoluer. La psychanalyse donne en effet l'impression qu'elle n'a qu'à s'accommoder, mais jamais à se remettre réellement en question.

Onfray provoque, exagère, mais il n'a pas tout faux lorsqu'il affirme que « *la psychanalyse n'est pas libérale, mais conservatrice* ». Roudinesco avait d'ailleurs écrit en 2005 : « *En refusant d'aborder des questions de société, et en laissant la place à ceux qui déshonorent la discipline par des diagnostics foudroyants ou des propos ridicules sur les transformations de la famille, les mœurs et les nouvelles pratiques sexuelles, ils n'ont pas contribué à la nécessaire critique de leur propre doctrine.* » Roudinesco a aussi le mérite, dans un entretien avec *Le Nouvel Observateur*, de reconnaître que « *le mouvement psychanalytique est devenu conservateur, corporatiste* », que l'on a assisté « *à la rigidification de la cure classique* », mais les injures d'Onfray n'auraient cependant « *rien à voir avec la nécessaire critique du dogmatisme des praticiens de l'inconscient* », comme celle proposée par Deleuze, Foucault, Derrida et d'autres. Or il est bien commode pour les analystes qu'Onfray ait enrobé son discours de scandales farfelus ; sinon, il aurait fallu le lire, l'écouter, voire lire Nietzsche ! Lire de la philosophie, vraiment ?

Ce que ne dit pas Roudinesco, c'est que, mises à part quelques exceptions, les psychanalystes en général n'ont pas davantage écouté Deleuze, Foucault, Derrida, même s'ils ont été plutôt polis et bien élevés. On les a parfois (mais si rarement) lus, cités, sans véritablement les avoir

entendus, en maintenant ce clivage entre les amis de la psychanalyse et la « vraie » psychanalyse (idéalisée, surprotégée), toujours prête à rompre le lien dès que l'« ami » forcerait une réelle remise en question. Une attitude peut-être héritée de Freud, comme le suggère Onfray.

À un certain moment, il fallait s'attendre à ce que ce refus de la philosophie provoque des retours du refoulé, aussi criards soient-ils. Et c'est cette forclusion de la philosophie par la psychanalyse qu'il importe de retenir de l'affaire Onfray. Non pas tant les cris d'Onfray que le fait qu'il n'y a plus de parole possible en dehors du cri lorsque la psychanalyse fait la sourde oreille.

Derrida aussi a manqué de patience avec la psychanalyse, à la fin, lorsqu'il a dit : « *Je ne pense pas qu'une métapsychologie puisse résister longtemps à l'examen.* » Il y a pourtant dans cette phrase une réelle critique de la théorie freudienne à prendre très au sérieux, mais comme Derrida s'est permis une critique, voire une flèche, qui visait à blesser, à crier, à provoquer, on ne le lira pas lui non plus... Ce n'est plus un ami... La psychanalyse a toujours été ouverte lorsqu'il s'agissait de démontrer en quoi elle a transformé la philosophie (là, on écoute Onfray, Foucault, Derrida), mais dès qu'il pourrait s'agir d'une philosophie qui viendrait à son tour transformer la psychanalyse, ça bloque, ça résiste, ça expulse le corps étranger.

En redonnant le même titre (à un mot près) à sa réponse au *Livre noir*, en 2005, et à sa réplique à Onfray, en 2010, Roudinesco montre bien comment la psychanalyse a tendance à homogénéiser l'Ennemi. Or, la critique d'Onfray est très différente de celle du *Livre noir*, dans lequel on ne retrouve aucune réelle perspective nietzschéenne, plutôt des historiens motivés par le goût de la vengeance, du spectacle médiatique et quelques partisans du puissant lobby idéologique des TCC (thérapies comportementales cognitives). Dans *Le crépuscule d'une idole*, le *Livre noir* n'est mentionné que dans les notes en fin de livre et il n'est presque jamais question de la pratique psychanalytique en tant que telle, sinon pour dire une niaiserie comme « *la technique psychanalytique relève de la pensée magique* », ou pour reprocher à l'analyse,

avec beaucoup plus de sérieux, de fermer les yeux sur les moins favorisés (économiquement et psychiquement). Ses projets d'université populaire et de centre freudo-marxiste destiné à soigner gratuitement les plus démunis sont de bonnes idées — on voit bien qu'Onfray croit encore au potentiel révolutionnaire de la psychanalyse, qu'il ne propose pas comme solution un centre de TCC ou la distribution massive de médicaments. En interrogeant ainsi les institutions, il touche au nerf de la guerre, au tabou ultime des problèmes actuels de la psychanalyse. En ce qui concerne la clinique elle-même, Onfray est tout simplement perdu, il n'y connaît rien, mais il a l'humilité de faire appel à la notion d'« *intellectuel collectif* » de Bourdieu, de faire appel à d'autres qui l'aideraient dans ces projets, « *des psychanalystes libres* », selon son expression. À l'inverse, quand verra-t-on la psychanalyse demander conseil à des philosophes ?

C'est une erreur stratégique d'Onfray que d'avoir écrit : « *[...] j'ai lu ces livres [noirs] : ils disent vrai* », et de s'être ainsi placé dans le camp des potins sur la vie de Freud, des TCC, de la psychiatrie pharmaceutique, alors que toute la pensée nietzschéenne va à l'encontre de ces idoles (du corps, du médicament, du comportement normalisé, de la haine de la singularité et de la marginalité).

Mais quand on voit rouge...

* * *

L'affaire Onfray montre bien comment l'esbroufe a tendance à prendre le pas sur la pensée et le dialogue. De là l'importance des subventions publiques... pour donner le temps — le temps de flâner, de lire, de jaser, d'aller voir son psy. Qui sait, un psychanalyste pourrait même avoir le temps de lire un peu de philosophie. Pourquoi pas ces mots de Jean-Jacques Rousseau sur les plantes, par exemple : « *Sitôt qu'on n'herborise que pour devenir auteur ou professeur [ou analyste], tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instruments de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir mais montrer qu'on sait, et dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde occupé du soin de s'y faire admirer.* » ⊥